

**PHOTO  
FESTIVAL**

28 JUIN / 29 SEPT. 2024

**DOSSIER DE PRESSE**



**CARGO**<sup>®</sup> **#4**

**LES PHOTOGRAPHIQUES  
DE SAINT-NAZAIRE**

[www.lartaloouest.com/cargo-photographiques](http://www.lartaloouest.com/cargo-photographiques)

© cargo\_festival\_photo



**ào**  
l'art à l'ouest





# CARGO® #4

## LES PHOTOGRAPHIQUES DE SAINT-NAZAIRE

Le festival *Cargo, les photographiques de Saint-Nazaire*, propose de retrouver chaque année le monde sensible et talentueux d'auteurs photographes. Il est aussi l'occasion de découvrir ou redécouvrir une « ville mer » entre eau et urbanité, port et paysages, à travers un parcours d'expositions plein ciel. Il nous tient à cœur d'être présents dans l'écosystème culturel nazairien et *Cargo* ne serait pas ce qu'il est si son ambition artistique ne s'accompagnait pas d'une aventure humaine, en proposant à la fois une juste rémunération des auteurs, de l'emploi aux personnes évoluant dans le milieu culturel ou de nouvelles expériences à celles et ceux qui soutiennent le festival.

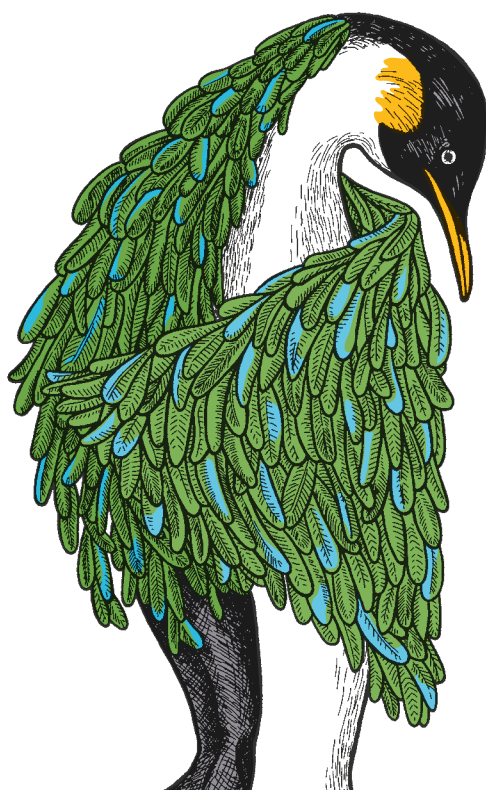
Dans la continuité de *Traversées*, premier voyage entamé en 2023, cette quatrième édition explore plus particulièrement le thème des itinérances et migrations du vivant, humain ou animal, contraints par les nécessités politiques, alimentaires ou écologiques.

*Cargo, les photographiques de Saint-Nazaire* se déploie encore une fois dans un réseau d'institutions amies. À la Galerie des Franciscains est présentée une grande exposition collective sur le thème des migrations humaines. Accompagnée par le Musée national de l'histoire de l'immigration et sa directrice par intérim Isabelle Renard, elle réunit les travaux de Bruno Boudjelal, Alexis Cordesse, Jean-Marie Donat, Myr Muratet, Mathieu Pernot, Enrique Ramirez, Mouna Saboni et constitue un faisceau d'approches historiques, documentaires et artistiques issues de la création contemporaine photographique et audiovisuelle. Dans la même thématique, nos retrouvailles avec le photographe Antoine d'Agata, dont nous avons publié *Mala Noche*, nous ont fait relever le défi de mener de front une résidence de l'artiste au Centre d'Accueil des Demandeurs d'Asile de Saint-Brévin et de réaliser un ouvrage intégrant ce nouveau récit à son corpus sur les migrants.

Curieux, désireux de faire se rencontrer différentes approches et différents publics, *Cargo* élargit sa programmation à nombre de talents. Nobukho Nqaba, photographe plasticienne sud-africaine, use de symboles simples et parlants comme les *China bags*, – sacs en plastique au quadrillage mondialement identifiable –, pour évoquer le mouvement, la migration, l'altérité. Xavi Bou, photographe barcelonais, fait du ciel une toile dont les oiseaux sont les pinceaux et Agnès Robin, graphiste, complète cette approche ornithologique de portraits révérencieux. Daesung Lee, photographe coréen, nous emmène quant à lui dans le delta du Bengale sur l'île de Ghoramara que ses habitants devront bientôt abandonner face à une submersion irrémédiable quand Lucie Jean, photographe invitée en résidence par *Cargo*, nous invite à dériver dans les méandres du fleuve Loire.

Belles découvertes au fil de notre festival  
et de ces pages.

Le collectif l'art à l'ouest







# GALERIE DES FRANCISCAINS

EXPOSITION COLLECTIVE, AVEC LA COLLABORATION  
DU MUSÉE NATIONAL DE L'HISTOIRE DE L'IMMIGRATION

## ARTISTES INVITÉS

BRUNO BOUDJELAL, ALEXIS CORDESSE,  
COLLECTION JEAN-MARIE DONAT,  
MYR MURATET, MATHIEU PERNOT,  
ENRIQUE RAMÍREZ, MOUNA SABONI

## AU-DELÀ DES HORIZONS

Traversée, migration, déracinement, autant de notions qui irriguent les travaux de créateurs toujours plus nombreux à sonder l'exil et ses images. Comment retracer ces épopées contemporaines ? Comment donner à voir la fêlure des êtres que des frontières séparent ?

Dans la diffraction de leurs regards et la multiplicité de leurs points de vues, artistes, photographes, collectionneurs s'attachent aux récits et aux traces. À l'infime et à l'invisible, ils privilégient le hors champ, exhument pour mieux les révéler le dénuement, l'absence, la solitude des départs.

### *La mer sombre et lumineuse*

Métaphore des flux migratoires, la mer hante certaines œuvres. *La casa* d'Enrique Ramírez nous plonge dans les incertitudes de la traversée avec cette maison que l'on porte en soi telle « une île flottante pour ne pas être nulle part ». Le bleu des mers que l'on prend sature également la vidéo à fleur d'eau de Bruno Boudjelal. Si les images d'*Harragas* sont d'une apparente simplicité, les drames qui se jouent restent en creux. Seuls les passages périlleux s'incarnent. Invinciblement, la mer sombre et lumineuse attire *De l'autre côté*. Sur la plage, le regard fixé vers l'horizon, certains rêvent d'ailleurs. Une contemplation bientôt fracassée par l'irruption de fragments photographiques : ceux de migrants cachés dans des voitures, sur les ferries à destination de l'Espagne.

### *Traces et indices*

En s'intéressant aux usagers de la gare du nord, Myr Muratet fouille les interstices. Entre urbanisme et figures humaines, les images de *Paris-Nord* opposent à la solidité des architectures de la ville, la fragilité d'existences précaires, reléguées aux marges. Et pour mieux souligner les mécaniques de contraintes, l'artiste croise ce travail avec sa série *Calais, 29 km d'un dispositif de haute sécurité*. Ce sont aussi ces « refoulés de l'histoire » que Mathieu Pernot saisit, le temps d'une nuit, lovés dans des tissus et sac de

couchages. *Les Migrants* clandestins afghans semblent se soustraire au regard pour mieux « s'isoler d'un monde qui ne veut plus les voir ».

### *Voix et récits*

Puis le silence laisse place aux voix. *Ne mourons pas fatigués* confie comme un secret à Bruno Boudjelal l'un des migrants rencontrés en France. Recueil de paroles et photographies de l'intime dévoilent l'histoire singulière de ceux qui tentent une nouvelle vie vers une possible reconstruction de l'être. En réunissant des photographies de Syriennes et Syriens ayant fui leur pays en guerre, Alexis Cordesse révèle la fabrique des souvenirs. Tout en sobriété, il écrit les histoires de ces réfugiés avec des images qui disent l'effacement des vies avant l'exil, ce que pourrait traduire, en langue arabe, le mot *Talashi*.

Mais pour se retrouver, il faut parfois s'abandonner, accomplir le voyage à rebours vers le pays d'origine. Entre apparition et disparition, surgissent les paysages oniriques de *Traverser*, réhaussés par les textes poétiques de Mouna Saboni.

Comment, enfin, retisser des liens entre des rives séparées ? Le riche fonds d'« images-traces » du studio Rex, rassemblées par Jean-Marie Donat, comble une faille. Photos d'identité, clichés envoyés aux familles, montages colorisés redonnent vie à des figures sans nom, émigrés venus d'Afrique. Des visages du passé nous regardent et, en silence, semblent nous murmurer : *Ne m'oubliez pas*.

À leur manière artistes, photographes, collectionneurs racontent une histoire des migrations à travers des œuvres concernées par les bruissements du temps présent. Des œuvres qui aiguissent les regards, bousculent les repères, nous demandent de résister, au-delà des horizons.

Isabelle Renard, directrice par intérim  
du Musée national de l'histoire de l'immigration

## BRUNO BOUDJELAL

### ***Ne mourons pas fatigués...*** - PHOTOGRAPHIES & RÉCITS

*Ne mourons pas fatigués...* est l'intention d'une histoire, celle de plusieurs migrants rencontrés dans différentes villes en France (Marseille) et à l'étranger (Meyrin, Naples, Tunis et Tanger) pour en rapporter des témoignages photographiques et des histoires. Il ne s'agit pas de collecter uniquement des récits de leurs voyages pour venir en Europe ou ceux de leurs vies ici, mais aussi de montrer comment s'exprime pour chacun d'eux la volonté de continuer à vivre et à avancer. Qu'est-ce qui leur permet d'être toujours là, debout, de s'inscrire dans la vie et de garder leur humanité.

« À travers ces objets-témoins-de-vie que révèle Bruno, et les histoires qu'ils renferment, comme ce slip de bain marqué de numéros de téléphone, cette fleur dans son tube à essai, accrochée au mur délabré d'une chambre surpeuplée près de la gare Saint-Charles, à Marseille – une de ces chambres qu'on peut entrevoir dans *Shéhérazade*, le très beau film de Jean-Bernard Marlin – ou encore le maillot sali de l'équipe nationale de Somalie, qui renaîtra au pressing, le *Coran* comme symbole de tous les livres, ou un doudou du nom d'Abakar, Bruno Boudjelal nous place devant l'espoir, cette lumière qui toujours menace de s'éteindre, mais qui résiste aussi, bizarrement, étrangement, à toutes les tempêtes. »

François Beaune, *Croire en la vie* (extrait)

### ***De l'autre côté*** - CRÉATION VIDÉO, 2021 - 7,26 MN

Cette vidéo a été réalisée en février 2021 à Tanger avec Luis et John. Un après-midi d'une journée grise et froide, ils m'ont proposé de venir à la plage avec eux et, à mon étonnement, m'ont encouragé en disant : « Viens avec nous, tu verras ». Nous nous sommes rendus sur une petite plage pas très loin du centre-ville. Je me suis assis alors qu'eux restaient debout au bord de l'eau scrutant l'horizon sans rien dire. J'ai alors décidé de commencer une vidéo. Deux autres migrants les ont rejoints contemplant eux aussi l'horizon et au loin la silhouette des côtes espagnoles qui se dessinaient.

À la fin du tournage, un vieux monsieur est venu me parler, m'expliquant : « Ici, c'est devenu la plage des migrants. Non pas qu'ils essaient de partir de cet endroit car il est trop près du centre-ville, mais ils viennent tous chaque jour contempler l'autre côté. Là où ils aimeraient tant aller ! »

### ***Harragas*** - CRÉATION VIDÉO - 5,06 MN

*Harraga* est un mot arabe qui veut dire « brûler ». On désigne ainsi les jeunes qui partent, qui brûlent la route, pour essayer de rejoindre l'Europe. En Algérie, ils partent essentiellement de deux régions, à l'est celle d'Annaba pour se rendre en Sardaigne et à l'ouest celle d'Oran pour se rendre en Espagne. Avant de prendre la mer les « harragas » demandent à des Algériens vivant en Espagne ou en Italie de leur envoyer des cartes SIM espagnoles ou italiennes. Une fois en possession de ces cartes SIM, ils les mettent dans leurs téléphones portables avant de prendre la mer. C'est ainsi qu'ils tenteront de se diriger au cours de leur traversée en consultant régulièrement leur téléphone pour voir s'ils ont du réseau et donc savoir s'ils se rapprochent des côtes espagnoles ou italiennes. Le téléphone portable a donc un rôle et une fonction très importante lorsque les « harragas » tentent de traverser la mer pour venir en Europe. Mais il leur donne aussi la possibilité de photographier et de filmer leur périple. Cela leur permet de garder une trace de leurs aventures qu'ils pourront montrer ou bien envoyer à ceux restés au pays.

C'est ainsi par hasard, grâce à un ami travaillant dans une association pour la jeunesse en Algérie « RAJ », que j'ai appris l'existence de ces petits films qui circulaient au pays dans la famille ou parmi les amis de ceux qui sont partis « brûler la route ». Grâce à cet ami, j'ai pu en récupérer quelques-uns. La pièce ici présentée a été faite avec ces films.

Français d'origine algérienne, membre de l'agence VU, Bruno Boudjelal pratique la photographie comme un mode de vie qui interroge sans cesse sa propre identité et nous confronte à la nôtre. Lorsqu'il décide avec son père de retourner en Algérie, il découvre à la fois un pays, une famille, un monde traversé de violences, des paysages qui lui parlent et des individus avec lesquels il dialogue sans savoir vraiment comment se situer.

De là vingt années d'exploration très personnelle de l'Algérie, entre carnet de voyage et témoignage, qui vont l'amener à passer du noir et blanc à la couleur, à assumer de plus en plus le fait que son point de vue n'est que subjectif, marqué par son histoire personnelle mais curieux de mettre en perspective le quotidien et l'histoire. Deux autres grands chapitres, toujours en cours, se sont développés depuis, la traversée de l'Afrique du nord au sud et la banlieue parisienne.

Tendu entre deux continents, entre deux cultures, il est simplement généreux et revendique sa capacité à comprendre et à transcrire une complexe problématique entre le Nord et le Sud.

Bruno Boudjelal est l'auteur de plusieurs ouvrages dont *Disquiet days* chez Autograph ABP et *Algérie, clos comme on ferme un livre* au Bec en l'air. Régulièrement exposé en France et à l'étranger, son travail intègre aussi des collections privées et publiques dont le Mnh et la BNF. Il est lauréat de la grande commande Photojournalisme de la BNF.

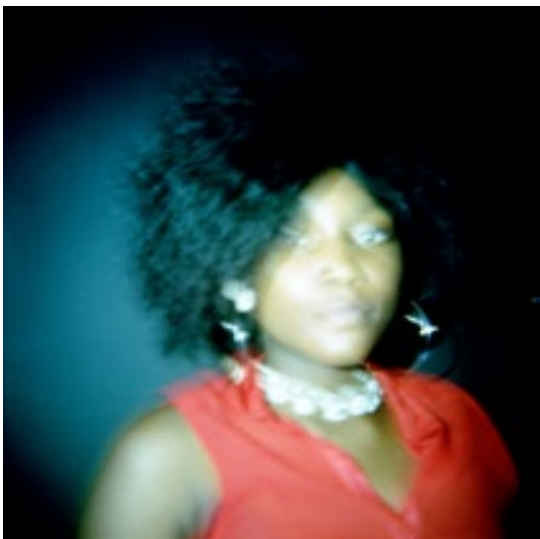
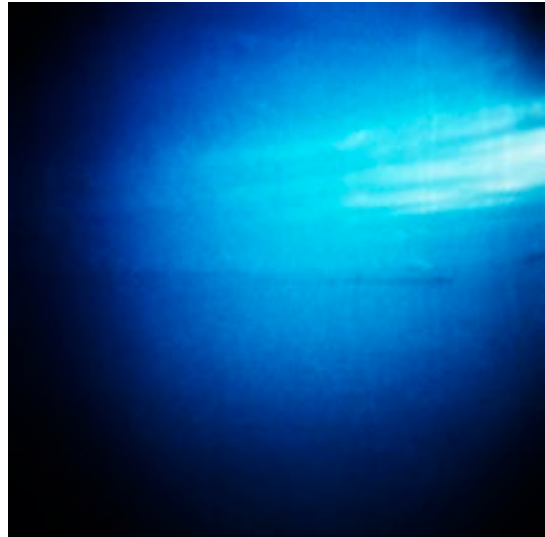




DOUMBIA, Marseille, France, 2018



SABRIN , Meyrin, Suisse, 2019



AWA, Naples, Italie, 2019



## ALEXIS CORDESSE

### **Talashi** - COURT MÉTRAGE DOCUMENTAIRE - 4,30 MN

*Talashi* est un mot de la langue arabe qui peut se traduire par : disparition, érosion, fragmentation. *Talashi*, c'est le titre que j'ai donné à un projet réalisé entre 2018 et 2020. Pendant ces trois ans, en Europe et au Moyen-Orient, je suis allé à la rencontre de Syriennes et de Syriens qui ont fui leur pays en guerre. Au fil de mes rencontres, j'ai collecté des photographies personnelles, j'ai écrit les histoires de ces images et de ceux qui me les ont confiées.

Récit sobre et modeste à la croisée de l'intime et de l'Histoire, ce court métrage évoque une tragédie rendue paradoxalement invisible par trop d'images. Les mots et les photos souvenir qui le composent offrent un autre regard sur une société syrienne révélée au monde par un flot ininterrompu d'images de destruction et d'horreur jamais observé jusque-là. Inscrit dans le hors champs de ces images médiatiques qui ont colonisé nos imaginaires en banalisant l'horreur, *Talashi* laisse imaginer avec empathie la vie de gens ordinaires bouleversés par des événements extraordinaires.

Alexis Cordesse (Paris, 1971) est un photographe dont le travail avec l'image est souvent associé à un travail avec les mots ou le son pour produire des objets hybrides qui explorent la part de manque des images et leur relation au récit historique. D'abord photoreporter, il couvre les conflits majeurs de l'après-guerre froide. À partir du milieu des années 90, sa pratique s'éloigne du photoreportage. Il retourne sur les terrains de l'actualité (Rwanda, Palestine, conflits sociaux en France) avec d'autres exigences éthiques et plastiques pour proposer des formes susceptibles de traduire une autre réalité que celle qui nous parvient généralement par le biais des médias. Sa démarche se nourrit d'une réflexion sur la responsabilité des images et l'éthique du témoignage.

Ses travaux ont été présentés à la Documenta XI à Kassel (2002), à l'ICP à New York (2003), à Paris lors du Mois de la Photo (2010 & 2017), à l'Image Centre de Toronto (2024) et sont présents dans de nombreuses collections publiques et privées, dont le Fonds national d'art contemporain, le FRAC Auvergne, le musée Nicéphore Niépce, la Bibliothèque nationale de France, la collection Neuflyze Vie ABN AMRO. Il est lauréat du Prix Lucien & Rodolf Hervé (2010) et du Prix Arcimboldo (2011).



*Talashi*  
© Alexis Cordesse



## COLLECTION JEAN-MARIE DONAT

### ***Ne m'oublie pas*** - PHOTOGRAPHIES & INSTALLATION VIDÉO

Les visages sont sérieux, les attitudes solennelles et les tenues européennes, une manière de marquer un nouvel ancrage. Ils arrivent d'Afrique du Nord, d'Algérie pour la plupart, d'Afrique subsaharienne mais aussi des Comores. Leur portrait vient des archives du Studio Rex, un studio photo familial, implanté depuis deux générations à Belsunce et qui a fermé ses portes en 2018. Dans ce quartier emblématique de Marseille, zone de transit coincée entre la gare et le vieux port, séjournent brièvement les émigrés fraîchement débarqués.

Voilà dix ans que je possède ce riche fonds photographique composé de dizaines de milliers d'images prises entre 1966 et 1985. À force de juxtaposer, de sélectionner et d'assembler ces « images-traces » liant l'intime à la preuve historique, il en ressort un travail mémoriel iconographique de grande ampleur. articulé autour de trois typologies de photographies que sont les photos de portefeuille, les portraits de studio et les photos d'identité.

De cette houle cosmopolite, il ne reste ni nom, ni date, ni récit. Mes installations veulent redonner corps à ces personnes invisibilisées par l'Histoire. Grâce à ces photos de la preuve, de la trace et du souvenir, se retisse alors le dialogue entre les deux rives méditerranéennes. *Ne m'oublie pas* est une passerelle reliant la France à l'Afrique, un pont mémoriel entre le passé et le présent, un voyage – celui du migrant et la photo – qui réhabilite notre mémoire.

Né en 1962 à Paris, Jean-Marie Donat est artiste-iconographe, collectionneur de photographies et éditeur. Sa collection constituée sur plus de 30 ans, regroupe près de 40 000 photographies, ektachromes et négatifs provenant du monde entier et couvre plus d'un siècle d'histoire de la photographie (1880-1990). Elle est principalement composée d'images vernaculaires, photos d'amateurs, d'anonymes choisies pour le témoignage culturel et social qu'elles véhiculent, mais aussi pour l'humanité profonde qui en émanent. À partir de ce travail de sédimentation sur le temps long et d'introspection sur ce fonds, J.-M. Donat construit depuis les années 80, ce corpus photographique avec la volonté de donner une lecture singulière du XX<sup>e</sup> siècle.

Les séries photographiques issues de sa collection font l'objet de plusieurs ouvrages et d'expositions internationales, notamment aux Rencontres d'Arles (2015, 2023), à la triennale de Hambourg (2018), au Musée de la Photographie de Lianzhou (Chine, 2019), à Image Vevey (Suisse, 2020) et au Centquatre-Paris (2022).

En parallèle de sa pratique artistique, J.-M. Donat exerce dans l'édition depuis 40 ans. Il dirige aujourd'hui l'agence de création éditoriale AllRight. Il a également fondé en 2015 les Éditions Innocences, maison d'édition dédiée à l'image sous toutes ses formes. En 2023, Jean-Marie Donat cofonde le Vernacular Social Club, association internationale rassemblant amateurs, collectionneurs et professionnels autour de la photographie vernaculaire.



#### ***Les fantômes de Belsunce***

Il y a, dans les archives du Studio Rex, environ 10 000 photos en films négatifs 13x18, originellement destinées à établir des papiers administratifs en France. La vidéo présente une série de portraits issus de ce fonds de photos d'identité. Cette proposition se fait par une évolution très lente sous forme de morphing d'un portrait à l'autre. Déceler cette évolution demande une attention particulière et constante, de plusieurs minutes, portée à ces visages qui ont été invisibilisés par l'histoire. Cette installation oblige le visiteur à s'arrêter et prendre le temps de l'observation, afin de redonner une identité spécifique à chaque individu, individus qui n'ont été considérés à leur arrivée que comme une masse indistincte. Entre deux photos d'identité, ce sont les portraits fantomatiques de tous les passagers déshumanisés de Belsunce qui sont exposés.



## MYR MURATET

### **Calais, 29 km d'un dispositif de haute sécurité** - PHOTOGRAPHIES

*Couloirs de clôtures surmontées de barbelé concertina (lames tranchantes serties sur un fil d'acier) qui interdisent les accès au port et au terminal d'Eurotunnel. Le creusement de douves, le déboisement et l'inondation des terrains aux abords du terminal gênent la progression des personnes, facilitent la surveillance et l'intervention des forces de l'ordre.*

Avec ce travail, Myr Muratet s'est attaché à montrer le dispositif sécuritaire déployé autour et jusque dans la ville de Calais pour empêcher et contraindre toute personne, réfugié ou autre, qui souhaiterait accéder au port ou au terminal d'Eurotunnel. De fait, avec ce dispositif, c'est la population de Calais et son paysage qui se trouvent cernés par des kilomètres de clôtures.

### **Paris-Nord** - PHOTOGRAPHIES

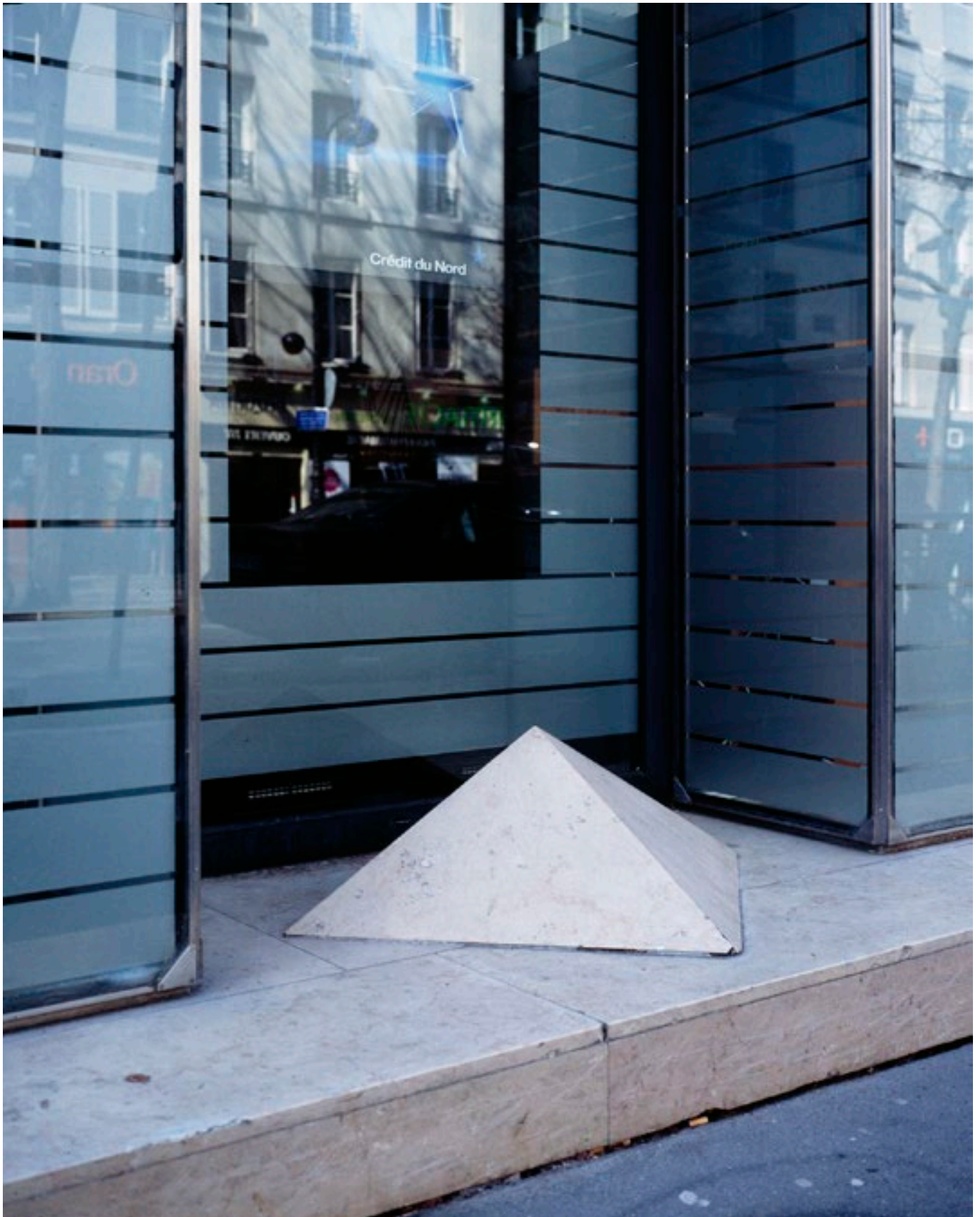
En contrepoint à ces paysages du Calais exposés en grand format, des photographies de format plus petit sont posées au sol, adossées aux cimaises. Elles montrent le quartier de la Chapelle au nord de Paris où des réfugiés en transit attendent un moyen de rejoindre Calais, puis l'Angleterre et les dispositifs mis en place pour les « contraindre ».

Myr Muratet est né et vit à Paris. Il est lauréat de la grande commande Photojournalisme de la BNF.

« Son travail photographique implique la ville – celle où il vit, celle où il va –, mené depuis ses crans. Multipliant les allers et retours dans les lieux observés et au gré des rencontres avec les personnes photographiées des années durant. Plus récemment, et sans pour autant interrompre les séries entamées – qui se chevauchent et accomplissent la « saillie » d'une topologie des formes et dispositifs adoptés par les acteurs des procès, processeurs, et autres procédures – politiques vastement de dévastation – techniciens de surface à la botte des Petits Marquis de « L'administration de la contention » –, *Wasteland*, *CityWalk*, *Calais* sont des recherches en cours autour des notions d'occupation et d'invasion menée dans les friches urbaines de Seine-Saint-Denis et d'ailleurs. Il s'agit peut-être de dresser et de dépasser la figée photographique d'une concaténation systématique de systèmes de Contre-insurrection : les intersections de ces différentes séries cristallisent les enjeux de domination et d'abus de tous les pouvoirs, numériques, économiques, esthétiques ; dérisoires TOUJOURS effectifs, soit un chant de condensation pour les espaces meurtris et les espèces qui les habitent : *Cantos de mala compensación*. » Manuel Joseph







## MATHIEU PERNOT

### **Les migrants** - PHOTOGRAPHIES

Cette série d'images a été réalisée en 2009 à Paris, à proximité du jardin Villemin où se retrouvaient des migrants afghans. Je suis allé les photographier très tôt le matin, dans le temps dont je disposais entre le lever du jour et la présence de la police venue les réveiller. Je les ai photographiés dans leur sommeil, le corps caché par un tissu, un drap ou un sac de couchage les recouvrant. Invisibles, silencieux et anonymes, réduits à l'état de simple forme, les individus se reposent et semblent se cacher, comme s'ils voulaient s'isoler d'un monde qui ne veut plus les voir.

J'ai été ému par la présence de ces « refoulés » de l'histoire, ces figures d'une mondialisation inversée. J'ai été troublé par la beauté ambiguë de ces formes qui rappelaient celles d'une autre histoire. J'ai pensé que la meilleure image à faire était celle de leur sommeil, de cet ailleurs que l'on ne connaîtra jamais et qui constitue sans doute leur dernière échappée. Je n'ai pas voulu les réveiller. Je n'ai rien vu des migrants.

Mathieu Pernot est né en 1970 à Fréjus. Il vit et travaille à Paris. Après des études scientifiques, il entre à l'École nationale supérieure de la photographie d'Arles, d'où il sort diplômé en 1996.

Son œuvre s'inscrit dans la démarche de la photographie documentaire mais en détourne les protocoles afin d'explorer des formes alternatives et de construire des récits à plusieurs voix. L'artiste procède par séries qui sont autant de points de vue sur les grandes questions politiques et sociales qui agitent la société dans son rapport aux marges et à la périphérie. À partir de 2019, il effectue une série de voyages au Moyen-Orient et sur l'île de Lesbos et se confronte à une nouvelle façon de procéder, loin de la géographie habituelle de ses travaux antérieurs.

C'est en 2010 qu'il réalise ses premières images sur les personnes migrantes avec des photographies prises dans la jungle de Calais et dans les rues de Paris de réfugiés dormant en extérieur. Par la suite, l'auteur va privilégier une approche plus ouverte et protéiforme en récoltant des images et des écrits produits par les exilés. Il va également coréaliser avec eux des représentations partagées qui seront réalisées à quatre mains au fil des années et des rencontres.

Son travail a fait l'objet d'une rétrospective au jeu de Paume en 2014 et d'une exposition monographique aux Rencontres d'Arles en 2017 sur les photographies qu'il réalise avec une famille rom depuis 20 ans. Il est l'auteur d'une quinzaine de monographies. Il a été récompensé par le prix Nadar en 2013 puis le prix Niepce en 2014. Il obtient le prix Henri Cartier Bresson en 2019 pour réaliser un projet au Moyen-Orient sur les traces de sa famille et de l'Histoire récente de la région.



Sans titre, série *Les Migrants*, 2009 © Mathieu Pernot

## ENRIQUE RAMÍREZ

### **La Casa** - VIDÉO COULEUR, SON, VERRE GRAVÉ, CADRE BOIS

Pour quitter un endroit, nous devons en laisser beaucoup d'autres derrière nous, voyager avec la mémoire, avec notre passé et notre histoire. *La Casa* est une œuvre qui nous parle d'instabilité, de la recherche d'un lieu, d'un non-lieu... beaucoup immigrer sans savoir où aller, cherchant seulement l'opportunité de vivre... et quand je dis vivre, je pense à Vivre, dans tous les sens du terme, cesser de survivre pour vivre.

### **Cruzar muro** - VIDÉO - 5,42 MN

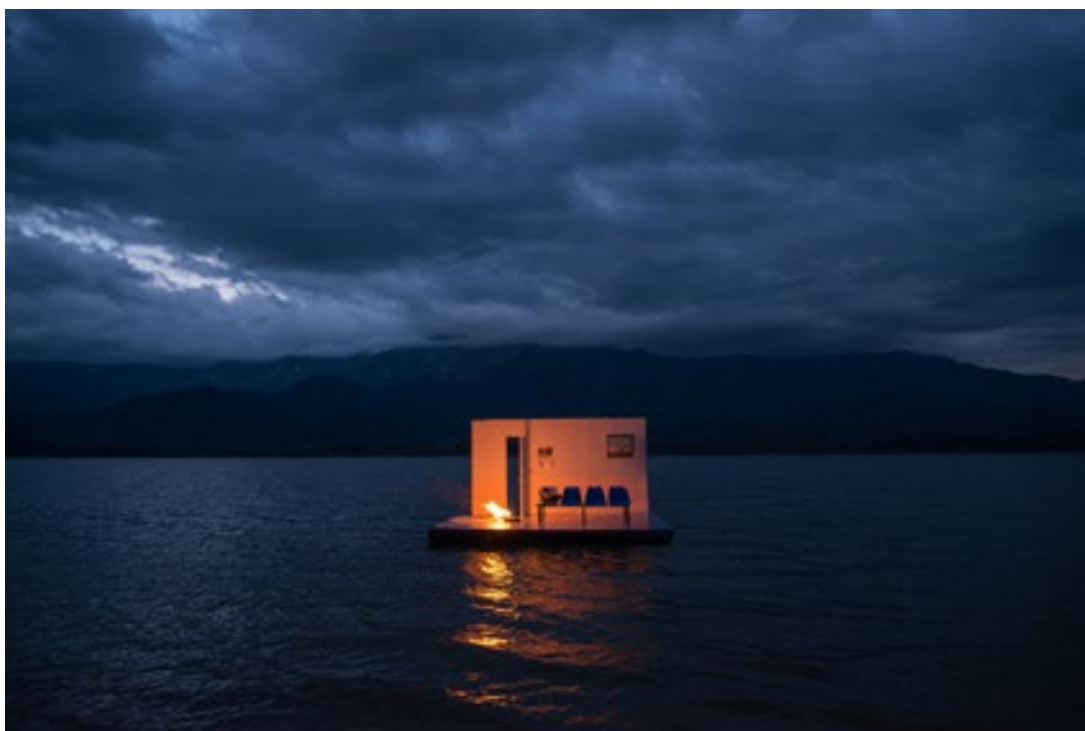
*Cruzar un Muro (Franchir un mur)* est un film inspiré du 13<sup>e</sup> article de la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme, qui affirme que "Toute personne a le droit de quitter tout pays, y compris le sien, et de revenir dans son pays". Dans ce film, une salle d'attente, un bureau public des questions d'immigration, situé quelque part, est le lieu d'un scénario qui fait converger toutes les aspirations humaines de notre époque.

### **L'homme sans image** - VIDÉO - 8,45 MN

Une voile est un élément dans lequel le vent s'engouffre, à la recherche d'une direction. C'est aussi un drapeau, une idée, une référence, une histoire, une carte, une façon de partir, une pensée, une question au monde, une boussole...

Enrique Ramírez est né en 1979 à Santiago du Chili. Il vit et travaille entre le Chili et la France et est représenté par la galerie Michel Rein (Paris / Bruxelles), par la galerie Patricia Ready (Santiago) et Vigil Gonzales (Buenos Aires, Cuzco). Après avoir étudié la musique populaire et le cinéma au Chili, il rejoint en 2007 le Studio National des Arts Contemporains-Le Fresnoy (France). En 2013, il a remporté le prix des Amis du Palais de Tokyo, Paris. En 2014, il remporte le prix Loop fair, Barcelone. Il a notamment exposé au Palais de Tokyo, Centre Pompidou, Espace Culturel Louis Vuitton, Paris, à la IX Biennale internationale d'art, Bolivie, au Museo Amparo, Mexique, au Musée de la mémoire, Santiago, au Centre Culturel MATTA, Argentine, Buenos Aires et au Grand Café, Saint-Nazaire. En 2017, il est invité par Christine Macel à participer à l'exposition *Viva Arte Viva* de la 57<sup>e</sup> exposition internationale de la Biennale di Venezia. Enrique Ramírez est nommé au prix Marcel Duchamp 2020.

Son travail combine la vidéo, la photographie, le son, les installations et les récits poétiques. Enrique Ramírez aime les histoires à tiroirs, les fictions chevauchant les pays et les époques, les mirages entre songe et réalité. Son œuvre se concentre sur la forme vidéographique et les installations : c'est souvent par l'image et le son qu'il construit ses intrigues foisonnantes et s'insinue en équilibre entre le poétique et le politique. Son imaginaire gigogne s'arrime dans un élément obsessionnel – il pense à partir de la mer, espace mémoriel en perpétuel mouvement, espace de projections narratives où s'entrecroisent le destin du Chili et les grands récits liés aux voyages, aux conquêtes, aux flux migratoires. Liquides, ses images disent le miroitement d'une vérité toujours fuyante, le ressac de l'Histoire, toujours la même, jamais pareille.



*La Casa*, 2013 © Enrique Ramírez



## MOUNA SABONI

### ***Traverser*** - PHOTOGRAPHIES

*Traverser* est l'histoire d'un départ, d'un retour, d'une quête. La quête d'échos de l'enfance, de mon identité, à travers le Maroc. Un territoire sur lequel mon père est né, a grandi, où ma famille vit encore.

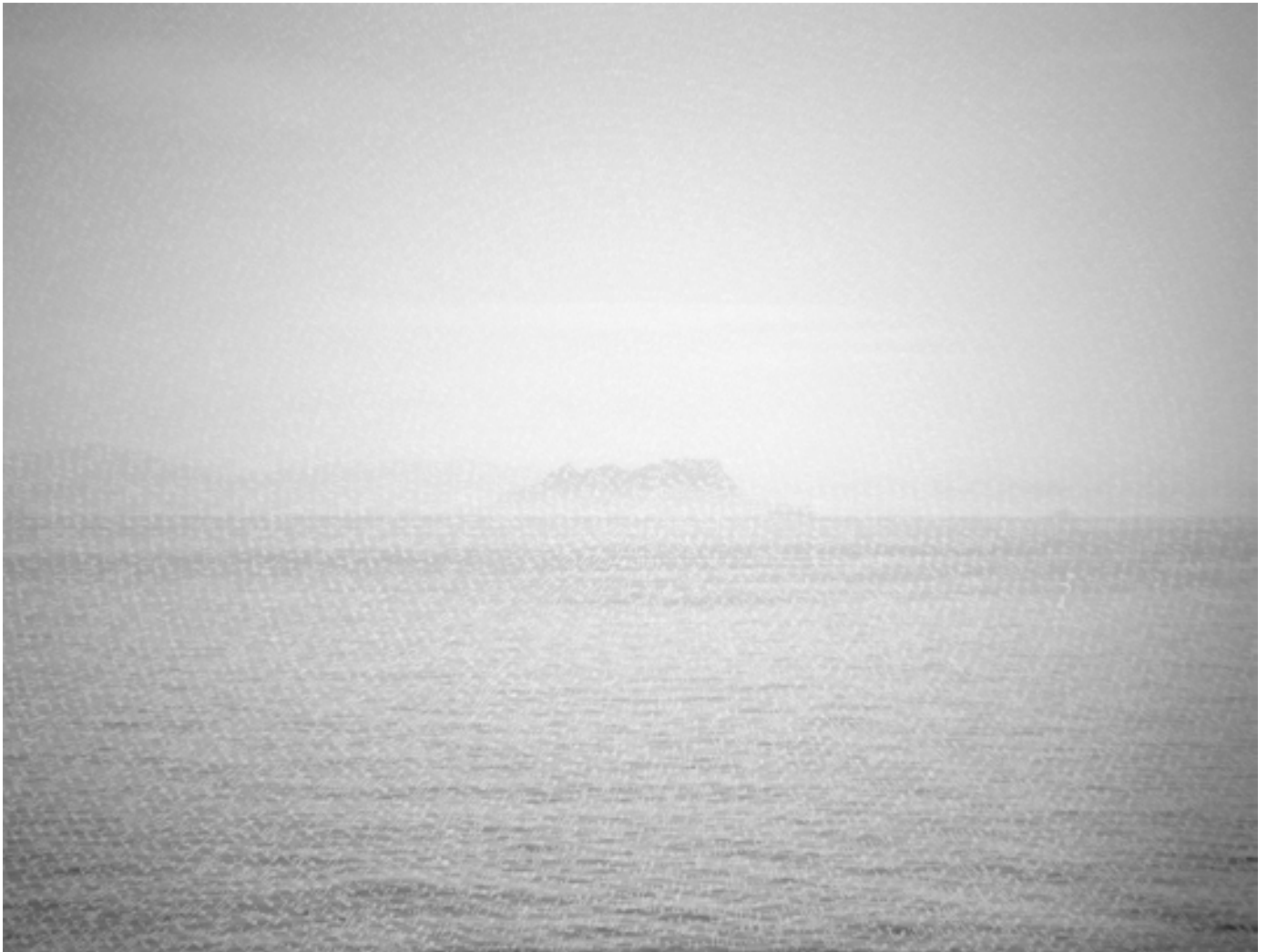
Un pays où j'avais l'habitude, enfant, de passer plusieurs mois par an mais sur lequel je n'étais pas revenue depuis plusieurs années. Cette traversée est celle d'un territoire, depuis la France jusqu'au sud du pays mais également celle de mon histoire familiale, une traversée intime. Ce projet photographique est mené comme un questionnement, la recherche d'une inscription dans un lieu et une tentative de réappropriation de cette histoire personnelle. *Traverser* prend la forme d'un projet poétique, une narration mêlant textes et images, tel un livre ouvert qui se dévoilerait page après page. Une traversée afin d'écrire une nouvelle histoire, pas à pas, entre les deux rives de la Méditerranée.

Ce projet a été réalisé avec le soutien de la Fondation Montresso à Marrakech, entre 2018 et 2019.

D'origine franco-marocaine Mouna Saboni est née à Rennes en 1987. Après un master d'Économie Sociale et Solidaire à l'université, elle intègre l'École Nationale Supérieure de la Photographie d'Arles dont elle sort diplômée en 2012. Le travail photographique de Mouna Saboni porte sur la quête de l'identité qu'elle interroge à travers une mémoire personnelle intimement liée au territoire. Par des projets au long cours menés dans les territoires palestiniens, en Égypte ou encore au Brésil, elle interroge son propre rapport aux lieux sur lesquels elle évolue et celui des individus à leur environnement. Depuis maintenant plusieurs années elle développe une pratique qui mêle, de manière plastique, l'écriture à la photographie.

Mouna Saboni a exposé son travail au Maroc, aux Pays-bas, en Chine ou encore au Japon. Elle a participé en 2012 aux Rencontres photographiques d'Arles. En 2012 puis en 2020, son travail entre dans la collection de la Fondation d'Entreprise Neuflyze-Vie pour la photographie. Ces œuvres sont par ailleurs acquises en 2021 par le CNAP. Durant la même année Mouna Saboni est lauréate du prix Lagardère et lauréate de la commande publique de l'état français sur le thème « Radioscopie de la France à l'aune des années 2000 ». Son travail figure également dans deux livres écrit par Michel Poivert : *50 ans de photographie française de 1970 à nos jours* et *Contre-culture dans la photographie contemporaine*.





# **AILLEURS DANS LA VILLE**

**ARTISTES EN RÉSIDENCE  
ANTOINE D'AGATA, LUCIE JEAN**

**ARTISTES INVITÉS  
XAVI BOU, DAESUNG LEE,  
NOBUKHO NQABA, AGNÈS ROBIN**



## ANTOINE D'AGATA

### **Dispositifs**

Chemins désolés, dérives aveugles, attente d'un hypothétique salut économique. Ils confrontent la peur et mettent leur désir à l'épreuve de tous les dangers parce que partir est la dernière stratégie possible et la survie, le seul enjeu à hauteur des risques encourus. Ils échappent au sort qui leur est fait par des logiques de marché omnipotentes. En marge des lois perpétrées par des autorités que désignent *ceux* qui, jaloux de leurs privilèges, se refusent à endosser toute part de responsabilité, sont soumis aux impératifs d'une gestion implacable des corps excédentaires. Leur existence est colonisée, niée, statistisée, rentabilisée et vaut moins, tout compte fait, que toute autre.

Ils se cachent et crèvent de ne pas être vus. Irrémédiablement mis à l'écart, hors de portée de regard et d'acceptance de *ceux* qui se vautrent dans le confort de sentiments identitaires ou racistes, ils sont condamnés aux rites archaïques de la survie, au risque d'y laisser leur peau. Nous ne savons rien d'eux, parce que nous ne les voyons pas. La présence de toute chose étrangère, de toute altérité, de toute extériorité nous est devenue insupportable, bien qu'intangible, sinon aléatoire. Il est complexe – ou futile – de comptabiliser les morts anonymes enregistrées aux portes de la citadelle Europe, – corps dont il ne reste ni trace ni dépouille. La dimension héroïque de ces odyssées ne pouvant être signifiée par la récurrence et l'invisibilité – chaque jour réitérées –, de ces épisodes sans gloire.

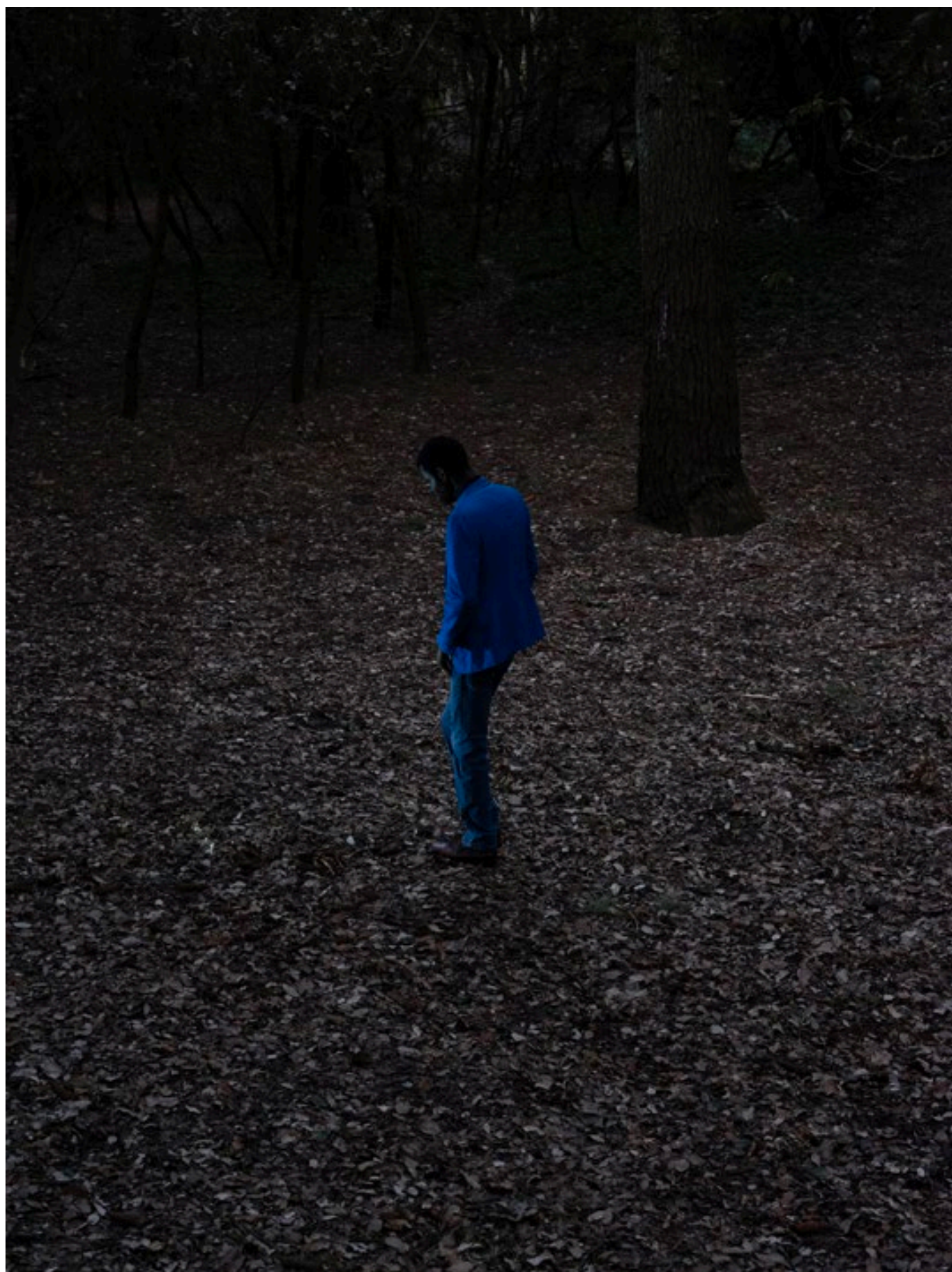
Reste à tenter de traduire la froideur des chiffres par des mots, et l'impuissance des mots par des images. Reste à rendre des comptes à une humanité meurtrie, bafouée par le silence des statistiques. Reste à affirmer la prédominance de l'humain sur l'économique. Reste à saisir, au-delà des affects et des passions, l'enjeu réel de processus contemporains de colonisation et d'exploitation dont les mouvements migratoires ne sont que les symptômes. Reste à vivre à hauteur des mots, à hauteur de mort.

Eux meurent chaque jour dans des gares et des ports, des abris de fortunes ou des camps qui ne disent pas leur nom, sur des embarcations de misère et sous les bombardements.

Aucune de ces morts n'est accidentelle.

Né à Marseille en 1961, Antoine d'Agata quitte la France à dix-sept ans pour rejoindre le monde de la nuit. Il vit et voyage à travers différents pays avant de rejoindre New York en 1991 où il découvre la photographie, notamment auprès de Nan Goldin et Larry Clark. Rompant avec les codes photographiques établis, il développe un langage singulier, une pratique autonome qui, sans cesse, questionne les fondements des langages documentaires et artistiques, une œuvre monstre mêlant photographie, texte et vidéo, qui se préoccupe avant tout de ceux qui vivent en marge de nos sociétés. Acteur d'un monde qu'il expérimente du côté des parias et des laissés pour compte, Antoine d'Agata cherche à sonder la réalité pour en dévoiler une vérité. Le corps, central, est politique, conditionné par des déterminismes sociétaux, culturels, économiques, et ne parvient à trouver d'exutoire et de transcendance qu'au travers des états limites atteints par la drogue, le sexe et la fréquentation de la mort. Alors, se dévoile comme un cri l'essence de notre humanité. L'artiste, membre de l'agence Magnum, a couvert de nombreux conflits armés à travers le monde et est l'auteur d'une soixantaine d'ouvrages.







LUCIE JEAN

## *Dérive, et des îles*

C'est au bord de ce fleuve que j'ai grandi : la Loire non loin de Tours. C'est là que s'est dessiné mon imaginaire, mon rapport à la nature et aux éléments.

À cette époque, si la Loire fascine toujours autant par ses lumières et ses paysages, elle n'arrive pas à se défaire de cette image d'un fleuve dangereux et tourmenté – où il est interdit de se baigner. De nombreuses légendes et rumeurs peuplent mon enfance : le fleuve serait hautement pollué voire radioactif, il est piégé par des sables mouvants mortels, abrite des silures mangeurs d'enfants, peut-être même un crocodile...

Nous n'étions pas nombreux à nous y baigner, dans un rituel familial et joyeux lors de chaque partie de pêche. Nous traversions un bras de Loire et accostions pour de longues robinsonnades.

Depuis quelques années, à la faveur d'étés caniculaires, le fleuve, sauvage, devient une promesse de fraîcheur, et revêt parfois même des airs balnéaires. L'appel de l'eau se fait plus pressant que l'interdit de la baignade. Le temps d'un été, j'ai suivi le fleuve de Tours vers l'estuaire de Saint-Nazaire, à pied, en kayak ou en voiture, à bord d'une toue ou d'un train. J'ai traversé des villes et des ponts, débarqué sur des îles désertes au socle fragile de sable, qui dessinent à chaque printemps une nouvelle géographie. à la rencontre des habitués de ses rives, afin de documenter ces scènes de vie estivales.

Faire ce trajet, ce fut également retracer le chemin de l'histoire de la baignade et de son interdiction dans ce fleuve. Les méandres aussi d'un souvenir personnel. Un été de mon adolescence, un ami a voulu affronter un barrage en kayak, la Loire l'a emporté. Lors d'une cérémonie sur la plage où nous allions souvent, sa poussière a rejoint les sédiments, vers l'estuaire, là où l'eau salée l'emporte sur l'eau douce.

Mais cet été, aux tragédies passées s'est mêlée une nouvelle et terrible noyade. Celle d'un jeune réfugié afghan, emporté par un cul de grève – piège d'eau et de sable dissous – en plein centre ville de Tours. Il avait pourtant affronté et traversé le monde pour échapper aux ténèbres. Il mourait ici, happé par le fleuve. Ainsi, c'est bien le double portrait d'un fleuve, à la fois sauvage et solaire, mais mouvant et funeste, que je dépeins dans cette série *Dérive, et des îles*.

La recherche photographique de Lucie Jean fait alterner cycliquement des séries caractérisées par une approche documentaire humaniste et un regard contemplatif sur une nature révélée. Dans les premières, elle pratique une ethnographie tendre, observant les rites d'une communauté sans déranger la célébration de leur mystère joyeux, microcosme au cœur de leurs paysages. Les secondes donnent à voir une « photographie élémentaire ». Eau, glace, terre, feu, Lucie Jean scrute avec insistance la matière même des choses pour traverser le paysage et accéder à ses particules les plus élémentaires et

à leur incessante recombinaison. Depuis quelques années, elle étend sa pratique à de nouveaux terrains d'expérimentation – techniques photographiques anciennes, gravure, céramique... – au sein d'installations polymorphes. Son travail est régulièrement récompensé par des Prix et fait l'objet d'expositions personnelles et collectives. Ses œuvres sont acquises par différents fonds photographiques : Cnap, BNF, MEP et collectionneurs. En 2022, elle participe à l'exposition « Regards du Grand Paris » aux Magasins Généraux et au Musée Carnavalet, suite à sa sélection en 2019 pour la Commande photographique nationale, initiée par les Ateliers Médicis et le Cnap. De 2013 à 2018, elle a été représentée par la Galerie Les Comptoirs Arlésiens jusqu'à sa fermeture. Née en 1978, diplômée des Beaux Arts de Paris et de l'École Estienne, Lucie Jean vit et travaille à Bagnolet/Le Pré St Gervais.







## XAVI BOU *Ornithographies*

*Ornithographies* est une collection d'images oniriques dans laquelle l'art et la science s'unissent pour nous inciter à renouer avec la nature en nous dévoilant le vol des oiseaux d'une manière unique. Les *ornithographies* capturent les traces qui apparaîtraient dans le ciel si les oiseaux laissaient des traînées en volant. La technique utilisée s'explique simplement : il s'agit d'enregistrements de caméras numériques à de nombreuses images par seconde qui sont ensuite superposées en postproduction.

Les sept années qui auront été nécessaires à Xavi Bou pour développer son travail ont rapproché l'artiste de l'aspect scientifique du projet. À l'exigence esthétique s'est ajouté l'intérêt porté à ces vols particuliers qui ne servent pas uniquement à se déplacer d'un point à un autre. Par exemple, le rythme frénétique des martinets au-dessus des toits de Barcelone, qui volent dans le but de se nourrir ; ou les nuages d'étourneaux qui s'élèvent d'un arbre de manière apparemment chaotique pour fuir un faucon affamé, ou encore les pirouettes des corvidés, qui se déplacent à l'intérieur d'un arbre et semblent prendre le vol comme un jeu. Selon l'auteur, « le ciel est une toile et les oiseaux sont les pinceaux », ce qui lui permet d'adopter le rôle de conservateur qui recherche, observe et sélectionne chaque type de vol afin de rendre visible la chorégraphie particulière de chaque espèce.

Xavi Bou (photographe barcelonais, 1979) est diplômé en géologie de l'université de Barcelone.

Son intérêt pour la nature remonte aux promenades qu'il faisait avec son grand-père dans les zones humides du delta du Llobregat lorsqu'il était enfant. C'est ce dernier qui lui a appris à identifier les premières espèces d'oiseaux et à savoir que chacun d'entre eux a son propre chant, sa propre histoire et son propre vol. Cet héritage de passion combiné à la veine artistique et la connaissance des outils technologiques, – acquises par l'auteur au cours des quinze années qu'il a consacrées à la photographie publicitaire et de mode –, sont les trois pierres angulaires d'*Ornithographies*.

Les images emblématiques de cette série ont déjà fait l'objet d'expositions internationales et ont été publiées dans des revues aussi variées que *National Geographic*, *The Guardian* et *Granta*. L'ouvrage éponyme (Lynx Edicions) est composé de 78 photographies accompagnées d'explications sur les circonstances et les espèces en question. Il a pour intention, selon l'auteur, « d'éveiller l'attention des gens sur la nature et de leur faire lever la tête ».









DAESUNG LEE

***On the shore of a vanishing island***  
*(Sur le rivage d'une île qui disparaît)*

L'île de Ghoramara se situe à l'Ouest du delta du Bengale. Suite au réchauffement climatique et à l'élévation du niveau de la mer qui a débuté dans les années 60, le rivage de cette île est emporté, petit à petit, à chaque marée. Depuis les années 80, c'est plus de 50% du territoire de l'île qui a disparu et 2/3 de la population qui a dû quitter l'île.

Les 2 000 habitants de l'île sont pour la plupart des paysans ou des pêcheurs. Ils dépendent pour leur subsistance des ressources de l'île. D'ici 20 à 25 ans, le gouvernement indien pourrait décréter l'abandon de l'île. Un plan d'évacuation des habitants vers l'île de Sagar est déjà prêt. Pour autant, ce plan ne prévoit aucune indemnisation qui puisse aider les habitants à refaire leur vie.

Le rivage de Ghoramara porte les traces d'un monde disparu. Avec le recul du littoral et la disparition de la végétation, il apparaît un paysage à la beauté étrange. J'ai fait le choix de faire poser les habitants sur le rivage ce qui rend la beauté des lieux encore plus irréelle. Et pourtant ces scènes sont bien réelles. Elles témoignent d'un monde qui va disparaître. Elles illustrent le sort tragique de ces habitants qui n'auront un jour d'autre choix que de quitter leur île. Un jour, cette île où ils ont vu le jour, ne sera plus qu'un souvenir. La mer engloutit leur passé alors que leur futur semble bien incertain.

Daesung Lee est né en Corée du Sud et vit à Paris depuis 2010.

À partir de 2010, il s'éloigne de la photographie documentaire et adopte une approche basée sur des mises en scène pour rendre visible l'impact du changement climatique sur les sociétés. Ses deux séries « On the shore of a vanishing island » et « Archeologie du future » ont été primées (Prix Voies-off et Prix Lens Culture, Sony World photography awards et Prix Dahinden). Elles ont été exposées dans de nombreux festivals internationaux (dont Photoquai du Musée Quai Branly, La Gacilly en France) et publiés dans les médias du monde entier (*Le Monde*, *Courrier International*, *The Guardian*, *The Washington Post*, *GEO* Allemagne).

En 2017, il aborde la question des déchets nucléaires au travers d'une fiction documentaire « La forêt Rouge » qui a été finaliste du Prix des Amis du Musée Albert Kahn et exposée dans des festivals à Bourg-en-Bresse 2019 et Brest 2020.

En 2022, il est invité par Magnum Photos à participer au projet artistique Saint Laurent « SELF 07 ». Il a réalisé une œuvre intitulée « Univers parallèle » qui a été exposée à Séoul. EN 2023, il est l'un des 3 lauréats du prix Bourse du Talent avec son ouvrage *Love Your Neighbours* dont l'exposition s'est tenue à la BNF en décembre 2023.





## NOBUKHO NQABA *Unomgcana*

*Unomgcana* ou *Umaskhenkethe* est le mot xhosa (langue bantoue parlée en Afrique du Sud) qui désigne le sac en plastique fabriqué en Chine. *Unomgcana* signifie « celui qui a des lignes » et *Umaskhenkethe* signifie « le voyageur ». En Afrique du Sud, ce sac est plus communément appelé *China bags*, *Zimbabwe bags* ou *Mashangaanbag*. Ces sacs, omniprésents dans le monde, portent de nombreux noms qui révèlent quelque chose de l'anxiété exprimée à l'égard de leurs porteurs dans les communautés où ils s'installent : le sac *Ghana must go home* au Nigeria, le sac *bangladais* au Royaume-Uni, le sac *turc* en Allemagne, le sac *mexicain* aux États-Unis ou le *Samsonite guyanais* dans les Caraïbes par exemple. Symboles mondiaux de la migration, hors les frontières mais aussi à l'intérieur même des pays, ces sacs transportent un foyer et servent de moyen de survie à ceux qui n'ont pas grand-chose.

J'ai grandi au milieu d'*Unomgcana*. Il a accompagné ma vie et mes déplacements à l'intérieur de l'Afrique du Sud. Je me souviens que ma mère, qui travaillait à Grabouw, rendait visite à notre famille dans le Cap-Oriental pendant la basse saison. Elle apportait des *umphako* (friandises pour la famille), qui comprenaient souvent un poulet à moitié cuit farci d'oignons crus, beaucoup de pommes et quelques vêtements. Pendant les vacances scolaires, je me rendais à Grabouw et mon père emballait mes affaires dans *unomgcana*. Le sac était un objet de tous les jours utilisé par de nombreuses personnes voyageant du Cap-Oriental à la ville du Cap. À la gare routière de Langa, des *nomgcana* massifs étaient emballés, avec les noms des personnes inscrits dessus pour éviter qu'ils ne soient perdus ou confondus.

Cette série de photographies reflète donc mes souvenirs d'enfance avec ce sac qui, pour moi, incarne une maison. J'ai une relation amour-haine avec lui, car il est aussi un symbole de lutte, – j'ai grandi dans un environnement familial où ma mère était le soutien de famille, nous n'avions souvent pas assez pour vivre, mais nous essayions de maintenir un foyer stable. *Unomgcana* me rappelle d'où je viens et me donne la volonté de réussir dans la vie, il a été mon compagnon, tout au long de mon enfance et de mes voyages.



Nobukho Nqaba est née à Butterworth, dans la province du Cap-Oriental, en Afrique du Sud. Elle est diplômée de l'école des beaux-arts Michaelis de l'université du Cap (UCT), où elle s'est spécialisée dans la photographie. En 2012, elle a reçu la bourse Tierney et a été lauréate de *reGeneration3*, une initiative du Musée de l'Elysée axée sur la photographie. Nqaba est titulaire d'un certificat d'études supérieures en éducation, art visuel et théorie de l'UCT et d'un diplôme d'études supérieures en bibliothéconomie et en sciences de l'information. Elle s'est lancée dans plusieurs projets d'enseignement en tant qu'éducatrice en arts visuels et en photographie numérique au Peter Clarke Art Centre et en tant que conférencière en photographie à la Red & Yellow Creative School of Business au Cap. Elle a récemment obtenu une maîtrise en beaux-arts à la Michaelis School of Fine Art de l'université du Cap et travaille en tant que conservatrice et coordinatrice de l'éducation au musée Irma Stern du Cap.

L'œuvre de Nobukho Nqaba explore la précarité, les complexités de la migration et du travail et souligne la fragilité et l'impermanence de la maison à travers des objets symboles tels que les sacs en plastique à carreaux, communément appelés *China bags*, les couvertures grises unies et les combinaisons de travail usées. Elle reflète ses souvenirs personnels d'enfance dans le quartier informel de Grabouw, au Cap.







## AGNÈS ROBIN

### ***Vraies fausses planches ornithographiques***

Dans mes images tout est factice sans que rien ne soit vraiment faux. Le processus d'imbrication d'images ne sert qu'une envie, celle d'une révérence à l'animal, celui qui émerveille, celui sur qui les sciences, la littérature, la peinture, la photographie, les films... se penchent souvent et justement sans jamais épuiser notre étonnement, celui qui surgit parfois face à nous et qui dans la fugacité d'un instant capte toute notre attention.

Les dessins des oiseaux migrateurs – issus de sources ornitho-iconographiques anciennes – décrivent les espèces avec la plus grande précision et les textes associés, qui dépeignent quelques oiseaux et spécificités migratoires, sont rédigés à partir d'éléments puisés dans des publications encyclopédiques ou "savantes" spécialisées. En ce sens tout est vrai.

Pourtant l'animal est fugace. Sauvage il échappe à toute représentation exacte puisque je suis autre. Alors j'ai préféré emprunter au nous, à nos imaginaires, à nos légendes populaires, nos références picturales et photographiques, nos cabinets de curiosités, nos rêves d'Icare pour le saluer et en ce sens, rien n'est vraiment faux l'oiseau !

Agnès Robin est née près de Nantes où elle travaille aujourd'hui. Après avoir étudié à l'école des Beaux-Arts d'Angers, où elle s'intéresse principalement à la pratique photographique, à l'alchimie du travail en laboratoire et au collage/détournement d'images, elle se tourne ensuite vers le graphisme et intègre une agence de communication et d'édition. En 2018, elle poursuit son activité en indépendante et poursuit sa collaboration avec l'association l'art à l'ouest, de l'édition au projet global du festival. Particulièrement intéressée par le *print*, ses interventions au sein du festival Cargo l'amènent à développer ses champs de compétences de la programmation à la scénographie d'exposition autour de son premier amour : la photographie.



Sterne arctique  
*Sterna paradisaea*

La sterne arctique est le plus grand voyageur du royaume animal. Avec son petit gabarit et son poids plume l'oiseau est pourtant un athlète de haut vol. Chaque année l'espèce, souvent observée en colonies de milliers d'individus, peut en effet effectuer un aller-retour de 70 000 km, à la recherche des journées d'ensoleillement les plus longues de notre planète : l'été sous les cieux lumineux du l'Arctique et l'hiver sous ceux de l'Antarctique.



Étourneau sansonnet - *Sturnus vulgaris*

Les populations d'étourneaux sansonnets du nord et de l'est de l'Europe sont migratrices alors que celles du sud et de l'ouest sont résidentes. Grégaire, l'espèce forme de grands rassemblements, extrêmement bruyants. Les groupes, qui peuvent comprendre plusieurs centaines, voire milliers d'oiseaux, évoluent dans le ciel en formant des nuages denses qui se déforment, louvoient, changent instantanément de direction en arabesques spectaculaires.





## TROIS PROJETS D'ÉDUCATION ARTISTIQUE

### Enfants et jeunes de Saint-Nazaire agglomération et ville

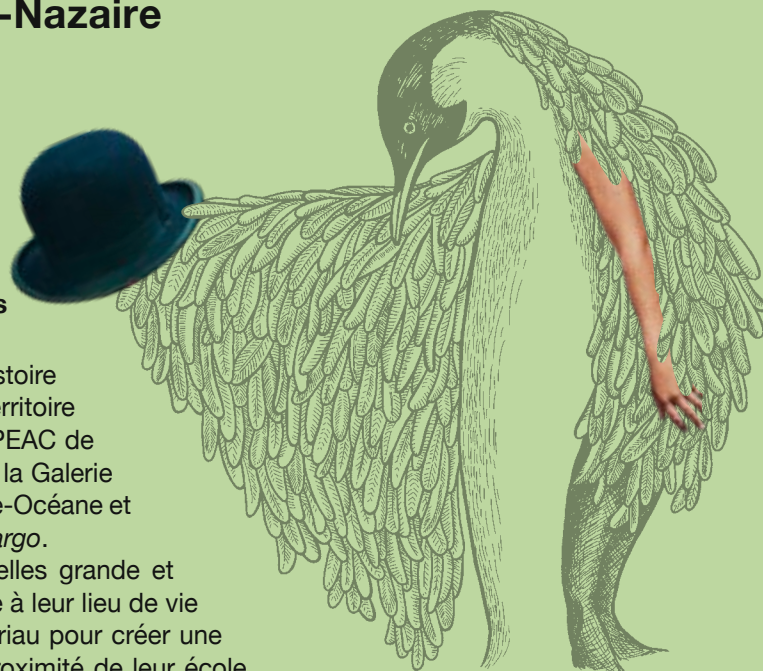
#### **TERRES BLEUES, CARNET DE VOYAGE**

Élèves de dix-sept classes de maternelles  
des dix communes de l'agglomération

Ce projet, mené de 2022 à 2024, est l'histoire d'une rencontre entre le Projet Culturel de Territoire (PCT) de Saint-Nazaire Agglomération, les PEAC de la ville de Saint-Nazaire, Thierry Merré pour la Galerie Hasy, Emmanuelle Croizer pour le CPIE Loire-Océane et l'équipe de L'art à l'ouest pour le Festival *Cargo*.

Il a fait découvrir à des élèves de maternelles grande et moyenne section le milieu naturel spécifique à leur lieu de vie et leur a proposé de s'emparer de ce matériau pour créer une œuvre. Après une séance de cueillette à proximité de leur école, les enfants ont appréhendé la pratique photographique du cyanotype et produit chacun leur composition monochrome bleue. L'ensemble constitue une traversée sensible du territoire entre mer, estuaire et Brière et a fait l'objet de deux livres albums *Terres bleues - Carnet de voyage*.

À découvrir à la médiathèque Étienne Caux



#### **FLEUVE**

École Ernest Renan, St-Nazaire, classes de CP et CE1

Un projet d'éducation artistique et culturelle réalisé par Jacques Denigot et Lucie Jean, artiste en résidence pour le festival CARGO. En partenariat avec Hélène Le Gargasson de la mission Art dans l'Espace Public et Bénédicte Maurin, chargée de mission Éducation artistique et culturelle.

Retrouver l'art du barbouillage pour élaborer des livres objets qui ouvrent les imaginaires au plaisir du geste, laisser sa main prendre de la vitesse et maîtriser les tracés sont les axes de ces jeux de hasard. Les enfants ont aligné les strates et superposé les couches, découvrant les silhouettes du passé et les formes de l'avenir d'un paysage qui se lit lentement dans ses méandres tout au long de ses berges. Mis bout à bout les livres des enfants donnent une image d'un paysage ligérien et sa ligne d'horizon les relie depuis le pont des navigations en multipliant les points de vue. Avec un travail de recherche et création autour de la matière « eau », les couvertures des livres usent, quant-à-elles, de la chimie comme de l'encre.

À découvrir à la médiathèque Étienne Caux et quartier Méhan-Penhoët (halles et école Ernest Renan)

#### **PHOTOGRAPHIES AUTOUR DE L'IMMIGRATION**

École des Beaux-Arts Nantes Saint-Nazaire, élèves cours public / site de Saint-Nazaire

Un projet de David Picard réalisé avec sept jeunes de 14 à 24 ans dans le cadre de son enseignement au cours public photo du site de Saint-Nazaire. Une sélection d'images en réponse à la thématique "immigration", humaine ou animale, d'objets ou de marchandises. Des propositions qui témoignent de leurs points de vue sur Saint-Nazaire, ville portuaire qui accueille les chantiers navals et ville cosmopolite par son activité ouvrière qui contribue à la mixité de la population nazairienne.

À découvrir dans le hall de l'école des Beaux-Arts de Saint-Nazaire  
et sur les réseaux sociaux du cours photo et du festival *Cargo*.



# CARGO®

LES PHOTOGRAPHIQUES  
DE SAINT-NAZAIRE

## CONTACT PRESSE

L'art à l'ouest

Dominique Gellé

06 04 67 44 32 - info@lartalouest.com

Patricia Morvan

06 22 82 36 49 - patricia.morvan75@gmail.com

[www.lartalouest.com/cargo-photographiques](http://www.lartalouest.com/cargo-photographiques)

@ cargo\_festival\_photo

